

JUNG ET LE SECRET

Françoise Le Hénand

Les Cahiers jungiens de psychanalyse | « Cahiers jungiens de psychanalyse »

2005/2 n° 114 | pages 7 à 20

ISSN 0984-8207

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-jungiens-de-psychanalyse-2005-2-page-7.htm>

Pour citer cet article :

Françoise Le Hénand, « Jung et le secret », *Cahiers jungiens de psychanalyse*
2005/2 (n° 114), p. 7-20.

DOI 10.3917/cjung.114.0007

Distribution électronique Cairn.info pour Les Cahiers jungiens de psychanalyse.

© Les Cahiers jungiens de psychanalyse. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Jung et le secret

Françoise Le Hénand* - Paris

« Toute ma jeunesse peut être envisagée sous le signe du secret. Cela me plaçait dans une solitude presque insupportable et je considère comme un véritable exploit que d'avoir résisté à la tentation d'en parler à qui que ce fût¹. » Cette déclaration de Jung, alors même qu'il rédige les premiers chapitres de *Ma vie* au terme d'une existence accomplie, nous invite à nous interroger de plus près sur la place et la fonction du secret dans son histoire et sur son développement, en même temps que sur l'influence de cette expérience dans son orientation spirituelle et ses recherches intellectuelles. Expérience « fondatrice », déterminante à n'en pas douter, toujours aussi vivante chez le vieil homme qu'il est devenu et qui ajoute : « Dès lors ma relation avec le monde s'en trouva préformée telle qu'elle est aujourd'hui : aujourd'hui, je suis solitaire, car je sais des choses qu'il me faut bien mentionner, que les autres ne savent pas et le plus souvent ne veulent pas savoir². »

Jung associe dans le récit de son vécu d'enfant la souffrance de la solitude, le poids du silence à tenir, et le sentiment de fierté d'avoir accompli un exploit en ne révélant pas des expériences ineffables dont il pouvait pressentir qu'il n'était pas souhaitable de les partager avec quiconque. À travers ce qu'il relate de ses jeunes années, il est possible de percevoir qu'il a vécu toute l'ambivalence du secret : pour un jeune enfant, détenir et garder un secret peut être une expérience destructrice si ce dernier est trop lourd à porter et s'il isole durablement l'enfant dans son monde intérieur ; il peut également être une expérience structurante en ce qu'elle lui permet de se découvrir porteur de quelque chose d'unique, qui le différencie des autres et lui permet d'accéder à un sentiment d'identité propre. Le secret a toujours un contenu dont l'impact dans la vie psychique peut être très variable ; s'il concerne le plus souvent des expériences ou des situations douloureuses, il peut également être quelque chose de mystérieux, de plus ou moins compréhensible, qui peut néanmoins « faire du sens » pour celui qui en est le dépositaire. La qualité de l'entourage de l'enfant a bien évidemment un rôle déterminant dans la destinée de ce secret ;

* F. Le Hénand est psychanalyste, membre de la Société Française de Psychologie Analytique.

1. C. G. Jung, *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*, recueillis par A. Jaffé, trad. D^r R. Cahen et Y. Le Lay, Paris, Gallimard, 1973, p. 61. Jung a rédigé lui-même les trois premiers chapitres de cet ouvrage : « L'enfance », « Les années de collège » et « Les années d'études ».

2. *Ibid.*

tous les enfants ont des petits secrets plus ou moins éphémères, bien nécessaires à l'affirmation de leur personnalité, mais il s'agit pour Jung de « grands secrets » dont l'impact psychique fut d'autant plus important que ses parents, pour des raisons diverses, ne pouvaient pas en recevoir l'aveu ou le récit.

J'ai tenté dans cet article de rester au plus près de l'expérience du secret qui a été celle de l'enfant Carl Gustav, telle qu'il la raconte au terme de sa vie dans le récit de ses premières années : une enfance puis une jeunesse qui s'inscrivent dans une histoire et un milieu familial très particuliers. Sans méconnaître et encore moins contester la reconstruction ultérieure que Jung a pu en proposer, j'ai choisi de les entendre aussi en me situant au plus près du développement psycho-affectif de l'enfant qu'il a été, confronté à certains secrets ou événements familiaux, immergé dans une atmosphère très spécifique et conduit à définir son orientation à partir de ce terreau d'origine.

Jung fait référence à trois secrets importants de son enfance. Ce sont des expériences intérieures, rêves ou imagination, les seules qui, de son point de vue, restent déterminantes ; mais il est curieux de constater qu'il ne mentionne pas – était-ce encore un secret à tenir ? – un événement douloureux de l'histoire familiale : la mort en bas âge d'un frère prénommé Paul, né deux ans avant lui, mort dont les conséquences semblent avoir pesé sur la santé psychique de sa mère, sans doute aussi sur l'équilibre du couple parental et, de ce fait, sur sa propre vie psychique marquée dans ses premières années par les angoisses, les terreurs, les imaginations morbides ou la fascination par la mort et les morts³.

Ces trois secrets sont le rêve du Phallus souterrain qu'il fit vers l'âge de trois ans dans le même temps qu'il subit ce qu'il nomme « [s]on premier traumatisme conscient » : l'expérience angoissante de l'irruption d'un homme en noir ; la création, vers l'âge de dix ans, du petit bonhomme sculpté dans son plumier jaune, soigneusement caché dans le grenier ; enfin, vers l'âge de douze ans, sa vision terrifiante de Dieu déféquant sur la cathédrale de Bâle. Ces secrets de l'enfance n'ont pas eu le même effet dans la vie psychique du jeune Carl Gustav. Le rêve du Phallus souterrain et la vision de Bâle sont des émergences puissantes de l'inconscient ; ils constituent une expérience saisissante dont le contenu – terrifiant pour le moi – a statut d'indicible et en rend le partage impossible, faute d'un environnement suffisamment réceptif et contenant ; le secret du petit bonhomme sculpté est une création de l'enfant, un trésor précieux qu'il lui faut à tout prix protéger du monde extérieur, garder pour lui seul.

3. Il existe une abondante littérature sur la question des secrets de famille et leur impact dans la vie psychique ; voir en particulier les travaux de A. de Mijolla, *Les Visiteurs du moi. Fantômes d'identification*, Paris, Les Belles Lettres, « Confluents psychanalytiques », 1996 (1^{re} éd., 1982) ; D. Dumas, *L'Ange et le fantôme*, Paris, Éditions de Minuit, 1985 ; A. Ancelin-Schützenberger, *Aïe, mes aïeux*, Paris, Desclée de Brouwer / La Méridienne, 1^{re} éd., 1989 ; Cl. Nachin, *Les Fantômes de l'âme*, Paris, L'Harmattan, 1993 ; S. Tisseron, *Les Secrets de famille. Mode d'emploi*, Paris, Ramsay, 1996.

Le poids du secret

Les jeunes années de Jung se déroulent dans un contexte familial difficile : la mésentente parentale, la santé délicate de sa mère hospitalisée pendant de longs mois pour une dépression alors qu'il est tout petit – il a environ trois ans – et l'irritabilité paternelle contribuent à créer une atmosphère sombre et insécurisante, imprégnée d'une forte religiosité liée à la fonction de pasteur exercée par son père. Jusqu'à l'âge de quatre ans, le jeune Carl Gustav habite avec ses parents dans un presbytère isolé perché sur les rives du Rhin, dans une nature sauvage où retentit le grondement inquiétant des chutes du fleuve ; elles ramènent parfois sur la berge des cadavres de noyés puis la présence inquiétante des « sombres hommes noirs en redingote qui s'occupaient de la caisse noire⁴ ». La figure du Seigneur Jésus – dont lui parlent les hommes en redingote noire – et celle du jésuite que son père semble redouter avec angoisse sont très vite associées à ces sombres personnages. Le noir, la religion et la mort, étroitement mêlés, imprègnent l'ambiance quotidienne de cet enfant solitaire, introverti, livré à ses imaginations.

C'est alors – il a environ trois ans – que Jung a un rêve qui fut son premier secret et qui devait le préoccuper toute sa vie : le rêve du phallus souterrain⁵. Il se trouve dans une prairie à proximité du presbytère où il habite ; ayant découvert un trou maçonné d'où partait un escalier qui s'enfonçait sous la terre, il décide de l'emprunter et parvient dans une sorte de temple souterrain richement orné où il se trouve en présence d'un « objet étrange » placé sur un trône, lui-même dressé sur une estrade :

« [...] Un trône d'or se dressait sur l'estrade, il était merveilleusement travaillé. Je n'oserais l'affirmer mais il était peut-être recouvert d'un coussin rouge. Le siège, véritable trône royal, était splendide comme dans les contes ! Dessus, un objet se dressait, forme gigantesque qui atteignait presque le plafond. D'abord, je pensai à un grand tronc d'arbre. Haut de quatre à cinq mètres, son diamètre était de cinquante à soixante centimètres. Cet objet était étrangement constitué : fait de peau et de chair vivante, il portait à sa partie supérieure une sorte de forme conique, sans visage, sans chevelure. Sur le sommet, un œil unique, immobile, regardait vers le haut [...]. L'objet ne remuait pas et pourtant j'avais l'impression qu'à chaque instant il pouvait, tel un ver, descendre de son trône et ramper vers moi. J'étais comme paralysé par l'angoisse. À cet instant insupportable, j'entendis soudain la voix de ma mère venant comme de l'extérieur et d'en haut, qui criait : "Oui, regarde-le bien, c'est l'ogre, le mangeur d'hommes." J'en ressentis une peur infernale et m'éveillai suant d'angoisse. »

Ce rêve surgit à peu près à la même époque où le petit Carl Gustav subit ce que l'adulte Jung a décrit comme son « premier traumatisme conscient » : une expérience de panique terrifiante. Alors qu'il jouait seul dans le jardin devant la maison, il avait aperçu, sortant de la forêt voisine, marchant sur le chemin et

4. C. G. Jung, *Ma vie, op. cit.*, p. 29.

5. Pour le récit complet de ce rêve et les commentaires qu'en fait Jung, voir C. G. Jung, *Ma vie, op. cit.*, p. 31-32.

se dirigeant vers la maison, un personnage « en robe noire de femme avec un large chapeau noir⁶ » ; saisi de panique à la pensée que ce pouvait être un jésuite, il avait couru se réfugier sous les poutres du grenier de la maison. Dans le récit de ces deux événements qu'il associe étroitement, Jung insiste sur le caractère de « révélation » religieuse de cette double expérience. Il justifie le secret qu'il a gardé de son rêve, à l'époque, par la crainte d'une réprobation horrifiée de sa mère, elle-même présente dans le rêve quand elle évoque la figure de l'ogre : « Je ne voulais pas m'exposer à une telle blessure⁷ ». Blessure du rejet, de la condamnation par une mère qu'il ressentait comme incapable d'accueillir l'expression de son monde intérieur. Le petit enfant, incertain quant à l'amour de ses parents ou conscient de leur fragilité, éprouve avant tout le souci de les protéger, de les ménager pour ne pas risquer de perdre leur amour ; la confiance lui est nécessaire pour qu'il se risque à dévoiler sa détresse intérieure⁸.

Dans une approche qui se démarque de l'interprétation religieuse que Jung donne rétrospectivement de ces deux figures effrayantes : le phallus-ogre du rêve comme étant la révélation épouvantable « d'un dieu souterrain qu'il vaut mieux ne pas mentionner », et celle de l'homme en noir surgi de la forêt comme celle d'un jésuite redoutable associé à un aspect inquiétant du Seigneur Jésus, il me semble qu'on peut y reconnaître, à un niveau plus personnel, la représentation d'une imago maternelle sombre, indifférenciée, menaçante – Jung a parlé à plusieurs reprises du caractère archaïque, inquiétant de sa mère – qui surgit à l'improviste dans le paysage (environnement naturel et paysage mental) de l'enfant solitaire occupé à jouer. Saisissement d'effroi, fuite éperdue devant cette figure terrifiante dont il importe avant tout de se protéger en allant se réfugier précisément dans ce lieu rassurant de la maison, formé par la charpente basse du grenier, enveloppante et protectrice. Comment, alors, se confier à une mère qui peut consteller cette figure tellement inquiétante ? Était-elle d'ailleurs présente à la maison lors de cette grande frayeur ? Une autre question se pose également : cet homme en noir associé à la mort viendrait-il faire surgir – dans ce saisissement d'effroi – le secret bien caché du frère mort qui occupe peut-être encore comme un fantôme la psyché d'une mère psychiquement fragile ? C'est en effet à peu près à cette époque (1878) que sa mère avait dû être hospitalisée pour une grave dépression : mort non dite mais « connue » ; intuition d'une souffrance maternelle à ménager ?

Par ailleurs, peu avant le récit de ce premier traumatisme conscient, Jung a évoqué la prière que lui avait apprise sa mère, dans laquelle il est question de

6. *Ibid.*, p. 33.

7. *Ibid.*, p. 37.

8. Le film *Le Sixième sens*, du réalisateur N. Shyamalan, restitue fort bien cette détresse de l'enfant qui ne peut révéler son secret : il fait l'expérience terrifiante de voir des gens qui sont morts mais qui ne le savent pas et il est contraint de garder le silence par crainte de ne pas être cru, d'être pris pour un fou et rejeté par les adultes qui l'entourent.

Satan qui engloutit les petits enfants⁹. Cet homme à la robe noire qui surgit à l'improviste ne pourrait-il être cette figure sombre de Satan qui a englouti son frère disparu et vient peut-être le chercher lui aussi ? Ou serait-ce une mère-ogresse dévorante, figure que l'on retrouve bien souvent dans les représentations des patients qui ont perdu un jeune frère ou une sœur morts en très bas âge ? En effet, ce rêve du phallus souterrain qui met en scène le mystère de l'ogre, le pénis ithyphallique mangeur de chair, peut également s'entendre comme la représentation d'un fantasme archaïque de pénis dévorateur ou phallus de la Grande Mère, un mangeur d'hommes... et d'enfants. Ce fantasme terrifiant est indicible et inavouable à la personne même qui suscite de telles représentations. Leur numinosité, leur dimension archétypique, rend compte de cette proximité avec les couches les plus profondes, universelles, de l'inconscient et dans laquelle vit le petit enfant¹⁰.

Se taire parce qu'il n'y a personne de suffisamment fiable pour accueillir le récit des frayeurs enfantines et reconforter l'enfant en souffrance. Se taire parce que la crainte de ne pas être compris, d'être rejeté, de perdre l'amour est encore plus forte que le besoin de se libérer de l'angoisse. Se taire parce que celle à qui on aimerait pouvoir dire son effroi est précisément celle qui en est à la source. Le secret pèse alors comme une charge étouffante ; il enferme le petit enfant dans la solitude et l'emplit du sentiment d'inquiétante étrangeté de son monde intérieur¹¹. Jung évoque, d'une façon plus générale, cette ambivalence du secret qui peut être un « poison psychique » dévastateur ou un ferment de lien communautaire selon qu'il est ou non partagé. Il précise que le secret non partagé est d'autant plus nocif pour l'individu qui en est porteur qu'il est un secret inconscient car il fonctionne alors comme un complexe autonome¹².

Le trésor secret qui sauve

C'est vers l'âge de dix ans, alors qu'il se trouve dans un grand désarroi, que Jung va faire l'expérience de son « grand secret » ; l'atmosphère familiale, dit-il, est devenue irrespirable : « Toutes sortes de mystères angoissants et incompréhensibles étaient dans l'air. » Jung a des rêves d'angoisse et des crises d'étouffement ; il ressent un « dédoublement de lui-même » et sa « sécurité intime est menacée ». Notons – ce qu'il passe sous silence à ce moment de son récit – qu'il vient d'avoir une petite sœur née quelques mois auparavant. De

9. C. G. Jung, *Ma vie, op. cit.*, p. 29. Voici le texte de cette prière : « Étends tes deux ailes, ô Jésus, ma joie ; et prends ton poussin en toi ; si Satan veut l'engloutir, fais chanter les angelots : cet enfant doit rester indemne. »

10. Voir à ce propos, C. G. Jung, *Les Rêves d'enfants, Séminaires*, trad. J.-P. Cahen, 2 t., Paris, Albin Michel, 2002 et 2004.

11. Sur les conditions de formation d'un secret pathogène et ses conséquences sur le comportement et le développement psychique de l'enfant, voir en particulier S. Tisseron, « La transmission à l'épreuve des secrets et des images », *Transmissions. Liens et filiations, secrets et répétitions*, sous la dir. de J. Aïn, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 2003, p. 123-146.

12. C. G. Jung, *La Guérison psychologique*, trad. D^r R. Cahen, Genève, Georg, 2^e éd., 1970, p. 33-39.

cette naissance, il dit qu'elle l'a surpris car il « n'avait rien remarqué auparavant ». Cela ne laisse pas de surprendre chez un enfant de neuf ans assez éveillé et qui vit dans la proximité quotidienne de sa mère ; déni de la grossesse maternelle et de la sexualité parentale en écho au secret tenu par les parents quant à cette naissance à venir ? Jung en retire de son propre aveu un surcroît de méfiance à l'égard de sa mère : « J'étais sûr que ma mère avait encore joué là un rôle qu'il m'était interdit de connaître¹³ », et une sorte de blessure d'amour-propre du fait qu'on lui raconte des histoires de cigogne « pour le faire marcher ». Pour le coup, sa curiosité et son goût de l'observation s'en trouvent aiguisés ; au-delà de ces réactions qu'il évoque, cette naissance-surprise n'aurait-elle pas eu une onde de choc beaucoup plus importante dans la psyché du jeune garçon ? L'arrivée de cette petite sœur le détrônait de fait de sa position de fils unique, seul objet des préoccupations parentales ; il lui fallait désormais partager l'amour des parents et supporter la sollicitude un peu privilégiée sans doute dont la nouvelle arrivante était l'objet ; cette situation, qui ne pouvait qu'éveiller la rivalité et la jalousie, a-t-elle accru le sentiment d'insécurité, de solitude, de désorientation qu'il connaissait alors ?

C'est alors que le jeune Carl Gustav prend l'initiative, « incompréhensible à l'époque », de fabriquer un petit bonhomme qu'il sculpte dans une règle, habille d'un petit manteau de laine et qu'il enferme dans un plumier jaune laqué en compagnie d'un petit galet du Rhin qu'il a peint à l'aquarelle ; il s'empresse d'aller cacher le tout en lieu sûr, « tout en haut du grenier » où personne ne pourrait le trouver. « Je savais que, là, personne ne pourrait découvrir et détruire mon secret. Je me sentais sûr de moi et le sentiment troublant de désunion d'avec moi-même disparut¹⁴. »

Ce qui compte alors pour le jeune garçon, ce qui le sauve de son état de dissociation, c'est de posséder ce « grand secret », quelque chose qui soit inconnu des autres et inaccessible, quelque chose d'unique qui, par identification, le rend lui aussi unique et lui confère une « dignité d'homme » ; quelque chose de si précieux qu'il doit rester « inviolable » car « la sécurité de [s]on existence en dépendait ». La possession de cet objet est le garant de son unité intérieure, de la cohésion de son être. C'est ce qui le différencie en tant qu'être unique et le protège ainsi de l'emprise étouffante et délétère du milieu familial. Ce secret lui permet l'accès à un sentiment d'identité propre. Jung précise alors que ce n'est pas le contenu de ce secret, l'objet lui-même, qui a de l'importance pour lui, parce qu'il n'y comprend rien ; il se contente de ce « sentiment d'une sécurité nouvellement acquise » ; pourtant, il a le sentiment que ce contenu même dont la signification lui échappe est en lui-même un grand secret : « J'en étais constamment absorbé et j'avais le sentiment qu'il faudrait l'approfondir, et pourtant je ne savais pas ce qu'était ce à quoi je voulais donner expression. »

13. C. G. Jung, *Ma vie*, *op. cit.*, p. 45.

14. *Ibid.*, p. 40.

Arrêtons-nous un moment sur la forme qu'il a donnée à ce secret, forme qu'il qualifie de « première tentative encore inconsciente et enfantine ». Beaucoup a été dit sur ce petit bonhomme logé dans son plumier ; Jung lui-même y revient à plusieurs reprises dans la suite de *Ma vie* ; il nous en propose une compréhension ou une interprétation rétrospective très élaborée qui se réfère aux grandes représentations archétypiques de l'histoire des religions. Mais à un autre niveau, plus proche de la souffrance ou de la détresse enfantine, que nous donne à entendre et à voir ce petit bonhomme enveloppé dans son vêtement de laine, couché auprès de sa pierre et logé dans son plumier lui-même soigneusement mis à l'abri sur la poutre du faîtage de la maison ? N'est-ce pas un « objet combiné » dans son acception de « contenant-contenu » que ce petit bonhomme installé dans le ventre-plumier maternel chaleureux (la couleur jaune) que Jung met ici en scène, ce lieu maternel où il aimerait peut-être pouvoir retourner pour trouver un sentiment de sécurité, pour se sentir rassemblé dans un vécu de cohésion interne, ce lieu douillet où sa jeune sœur vient de passer un séjour dont il n'a rien su ? Ainsi, le niveau primaire de la représentation : la forme contenant-contenu, bébé-inclus-dans-la-matrice, n'est-elle pas à même de rendre compte du sentiment de sécurité retrouvée du petit Carl Gustav ? L'intégration d'une bonne expérience de contenant-contenu dans la relation primaire à la mère est en effet la garantie d'un bon ancrage de la sécurité de base qui fournit son assise à la construction de la personnalité. C'est une première expérience « fondatrice » d'actualisation du soi.

Cette mise en scène, n'est-ce pas aussi sa façon à lui de se moquer des histoires de cigogne et de donner forme au fruit de ses cogitations interrogatives concernant le secret de la naissance des enfants ? Bonhomme-bébé dans le ventre de sa mère mais aussi bonhomme-pénis logé dans la matrice maternelle, image du coït parental, rencontre dont naissent les bébés... comme sa petite sœur ; mystère de la sexualité parentale et de la naissance ; mystère de la nature, cette nature précisément où l'enfant Carl Gustav, très préoccupé, espère alors trouver la réponse à son interrogation sur la signification de cette forme qu'il avait construite sans savoir ce qu'il faisait : « J'espérais toujours qu'on pourrait trouver peut-être dans la nature une explication qui nous montrerait où était et ce qu'était le secret [...]. J'étais constamment à la recherche de quelque chose de mystérieux¹⁵. » Jung lui-même fait d'ailleurs très brièvement allusion – comme en passant – au caractère sexuel du petit bonhomme, mais il ne s'y arrête pas. Il poursuit son propos avec une interprétation qui renvoie à son caractère archétypique de divinité archaïque, tel qu'il a pu le comprendre beaucoup plus tard. Le secret lié à cet épisode de l'enfance de Jung, c'est le trésor caché dont la possession est salvatrice car il préserve du danger de dissolution et d'indifférenciation dans un collectif familial inquiétant ; c'est aussi la connaissance d'une forme unifiante incompréhensible, qui pourtant répare et

15. *Ibid.*, p. 42.

rassemble un enfant menacé d'une grave dissociation et qui, dans le même mouvement, met en scène la réponse qu'il apporte aux questions lancinantes sur la sexualité et la naissance.

La honte des mauvaises pensées

L'interrogation religieuse de Jung a commencé très tôt ; dès le plus jeune âge, la pratique et l'enseignement religieux font partie de son vécu quotidien de fils de pasteur. Il écrit qu'à l'époque où il fabrique son secret il était chrétien et religieux mais toujours avec une restriction : « Mais ce n'est pas tellement certain », pensait-il. Son observation des événements de la vie, les difficultés familiales à l'origine de sa souffrance d'enfant « mal dans sa peau », contribuent à insinuer dans son esprit le doute quant à la bonté du « Seigneur Jésus » que lui enseigne le discours paternel ; il s'accompagne d'un sentiment qu'il existe « d'autres faits mystérieux » que les gens ne comprennent pas. Pour Jung déjà, le Seigneur Jésus est une figure trop contradictoire et trop désagréablement familière ; il préfère, dit-il, s'intéresser à l'idée de Dieu. Il situe cette curiosité nouvelle aux alentours de ses onze ans. La figure de Dieu est beaucoup plus séduisante car on lui enseigne qu'il ne doit en avoir aucune représentation, ni image ni portrait ; elle reste donc auréolée de mystère et il a le sentiment que l'expérience intérieure qu'il en fait ressemble étrangement à la relation qu'il entretient avec « son secret du grenier ».

En termes de développement psychosexuel, Jung entre alors dans la puberté, cette étape de la croissance marquée par une forte activation pulsionnelle et un regain d'intérêt pour tout ce qui touche à la sexualité. Les difficultés qu'il rencontre dans sa vie de collégien, sur le plan tant scolaire que relationnel, le conduisent alors à mettre en scène, à la suite d'une chute, sa fuite de la réalité dans ce qu'il appelle « la honteuse histoire de sa névrose » qui lui permit de manquer les cours pendant six mois. Jung écrit qu'il était alors « égaré par la passion de la solitude, par le ravissement d'être seul¹⁶ ». L'adaptation aux nouveaux défis posés par le développement se heurte à de sérieux obstacles.

C'est à cette époque – il a douze ans –, dominée par son interrogation religieuse et l'activation pulsionnelle, que Jung fait à nouveau l'expérience d'une « imagination terrifiante » qu'il vécut ici encore comme une révélation. Le chemin qu'il empruntait pour rentrer chez lui après les cours passait devant la cathédrale de Bâle ; un jour, alors qu'il s'extasiait devant la beauté de la cathédrale brillant de tous ses feux sous le soleil d'été, il ressentit un malaise étouffant : « J'étais comme paralysé et je ne savais qu'une chose : maintenant surtout ne pas continuer à penser ! Quelque chose risque de se passer ; je ne veux pas le penser ; il ne faut absolument pas que je m'en

16. *Ibid.*, p. 52.

approche¹⁷. » Pendant plusieurs jours, le jeune garçon est tourmenté et poursuivi par cette idée qu'il ne doit pas penser ; il résiste à la tentation d'en parler à sa mère qui s'inquiète de son désarroi, de peur de causer de la peine à ses parents, et il se sent en danger, « celui de commettre l'impardonnable péché et de me précipiter dans l'enfer ». Finalement, au terme d'une troisième nuit d'angoisse, Jung en vient à la conclusion que Dieu veut qu'il ait le courage de laisser libre cours à ses pensées : « Je rassemblai tout mon courage, comme si j'avais eu à sauter dans le feu des enfers, et je laissai émerger l'idée : devant mes yeux se dresse la belle cathédrale et au-dessus d'elle le ciel bleu ; Dieu est assis sur son trône d'or très au-dessus du monde et de dessous le trône un énorme excrément tombe sur le toit neuf et chatoyant de l'église ; il le met en pièces et fait éclater les murs. » C'est le contenu de la vision, de cette idée qui a surgi, qui contraint le jeune garçon à garder le silence ; cette image de Dieu est si contraire à la tradition enseignée qu'elle est irrecevable par son entourage, son père au premier chef, qui assure cet enseignement ; il se sent accablé par un sentiment de honte, un sentiment d'infériorité, d'avoir pu penser une telle chose : « Je ressentis aussi cette épreuve comme une infériorité propre : je suis un diable ou un pourceau... ou une espèce de réprouvé. » Il doit donc se taire : tenir le secret pour conserver le lien avec ses parents, son père surtout ; même s'il dira ailleurs qu'il a voulu ménager la « pudeur » de ce dernier, c'est la honte et la crainte de l'incompréhension, du rejet, qui ont, sans doute aussi, prévalu dans cette attitude.

Jung redoute de donner à voir qu'il a des mauvaises pensées... Serait-ce uniquement à propos de Dieu ? Comment ne pas entendre toute l'interrogation sur la sexualité dont cette « vision » est porteuse ? Ne peut-on y voir l'émergence d'un fantasme puissant de scène primitive chargée d'analité – le dieu-père-pénis fécal faisant exploser la mère-cathédrale, fantasme qui rendrait compte de la perception de la sexualité qu'a ce jeune garçon de douze ans –, une sexualité archaïque, prégénitale et dangereuse pour la mère, et qui pourrait également donner à penser quant à sa propre agressivité chargée d'envie, dirigée contre le couple parental ? La honte des mauvaises pensées... Par ailleurs, cette scène terrible de destruction dont l'acteur est ce dieu-père anal violent pourrait-elle faire allusion de façon voilée au traumatisme de la séduction homosexuelle pédophile dont Jung dira plus tard avoir été victime, lorsqu'il était jeune garçon, de la part d'un homme qu'il vénérât¹⁸ ? La dimension archétypique de la représentation peut ici encore rendre compte de l'intensité effrante de l'expérience émotionnelle et pulsionnelle alors vécue. Notons par ailleurs que cette vision associée à un « secret terrifiant » rend compte de façon tout à fait éclairante des relations qu'entretiennent l'analité et le secret.

17. Pour le récit de cet événement et les commentaires de Jung, voir *ibid.*, p. 56-61.

18. Lettre de Jung à Freud du 28 octobre 1907, *Correspondance Freud-Jung*, Paris, Gallimard, 1975, t. 1, p. 149.

« Le secret est un savoir, métaphore de l'objet anal », comme l'écrit Arnaud Lévy dans l'article qu'il a consacré à cette question¹⁹.

Cette vision tenue secrète par nécessité est associée à une expérience tout à fait fondamentale qui contribue à renforcer son sentiment d'identité dans la conscience d'une responsabilité nouvelle ; Jung a le sentiment, en ayant accepté de laisser surgir ce « secret terrifiant », d'avoir fait l'expérience du don de la grâce divine, qui lui a permis de penser cette image de Dieu. Une image jusqu'alors impensable d'un dieu anal capable de détruire son église ; « grâce divine qui guérit et rend tout compréhensible », écrit-il, en référence à l'attitude d'un père tourmenté par sa foi mais incapable de se risquer à une telle expérience. Cet événement de Bâle a constitué une expérience fondatrice, angoissante puis libératrice, de l'exigence à penser par soi-même quelles qu'en soient les conséquences : oser être soi-même, penser par soi-même par respect d'une instance supérieure, ou, comme le dit Jung, « pour accomplir la volonté de Dieu ». Dans cet événement si douloureux, s'origine l'exigence intérieure, qui ne l'a jamais quitté, de poursuivre inlassablement la réflexion sur la question de l'*imago dei*, la représentation de la divinité dans la psyché humaine.

Comme nous avons pu le voir, ces secrets de l'enfance de Jung touchent aux grandes questions de la mort, de la sexualité et de la naissance, de la divinité et de la destructivité. On peut y déceler deux niveaux de signification qui ne s'excluent pas : un niveau plus proprement fantasmatique en relation avec son développement psycho-affectif et les aléas de son histoire personnelle (mort du frère, naissance de la sœur, entrée dans la puberté, etc.) et une thématique religieuse qui rend compte de l'importance de la religion dans la vie du jeune fils de pasteur. Son imagination active et inventive n'a pu que trouver une forme et une stimulation dans le caractère religieux des préoccupations parentales ; les représentations qui ont surgi en lui n'en étaient pas moins les siennes propres et elles ont permis que se constitue et se développe une vie secrète intime, expression de son soi propre. Cette thématique témoigne de sa curiosité et de sa disposition précoce au questionnement et à l'interrogation religieuse, et de sa sensibilité au caractère mystérieux et souvent incompréhensible de la réalité, de la nature et du monde, autant d'éléments qui nourriront son inépuisable quête de connaissance.

Le grand secret

Dans ce même récit des années de collège, Jung évoque une autre de ses imaginations, sa « première imagination systématique » (ce qu'il appellera plus tard « imagination active »). Elle concerne un secret précisément : il s'agit de la mise en scène d'un processus alchimique de transformation, la fabrication de

19. A. Lévy, « Évaluation étymologique et sémantique du mot "secret" », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 14, automne 1976, p. 117-129.

pièces d'or à partir d'une sorte d'« essence d'esprit ». Sur le chemin qu'il emprunte pour rentrer du collège, Jung se laisse aller à imaginer ce que pourrait être sa vie d'adulte à une autre époque ; il habiterait un château fort avec son donjon et son belvédère ; il décrit l'arrangement des lieux et du village environnant. Mais le plus important à ses yeux était le secret du donjon qu'il était seul à connaître ; il le décrit en ces termes :

« Dans la tour se dressait, de la cave voûtée au faite, une colonne de cuivre, ou un câble métallique de la grosseur d'un bras qui s'effilochait en haut en minces brindilles, comme la cime d'un arbre ou – mieux encore – comme un rhizome avec toutes ses racines s'élevant dans l'air, où elles puisaient comme un principe indéfinissable, qui était conduit ensuite dans la cave par la colonne de cuivre. Tout cela constituait un appareillage invraisemblable, sorte de laboratoire, où je fabriquais de l'or avec la substance secrète que les racines de cuivre puisaient dans l'air. C'était vraiment un arcane, dont je ne me représentais ni ne pouvais me représenter la nature. [...] C'était bien loin d'être un truc de magicien, mais un vénérable secret de la nature d'une importance vitale qui m'avait été octroyé, je ne savais comment. Je devais le garder secret aussi bien vis-à-vis du conseil des anciens [du village] que, en quelque sorte, vis-à-vis de moi-même²⁰. »

Mystérieux processus de métamorphose qui se déroule au cœur de ce donjon, la demeure où il réside. Dans cette imagination, le secret de la nature est étroitement associé à l'activité mystérieuse qui s'exerce dans ce soi-donjon²¹, sans que son propriétaire puisse en connaître le fonctionnement ; étonnante représentation de la dynamique de transformation psychique que Jung passera sa vie à explorer et à tenter de comprendre. Imagination annonciatrice de son intérêt pour l'alchimie à laquelle il consacra les recherches des trente dernières années de son existence. Jung n'a-t-il pas écrit, au terme de son parcours de vie : « Ma vie est imprégnée, tissée, unifiée par une œuvre, et axée sur un but, celui de pénétrer le secret de la personnalité²² » ?

Si Jung eut très tôt l'intuition, à travers cette imagination, que la vie psychique était un processus naturel de transformation, il a été saisi dès son jeune âge, et dans l'intensité d'une expérience salvatrice, par la question de ce qu'il appelle « le grand secret ». Il avait le sentiment, dans la relation à la fois troublante et rassurante qu'il entretenait avec « la petite statuette en bois et son caillou » – son n° 2, comme il le nommera plus tard –, d'éprouver quelque chose qui relevait d'un mystère. Peu de temps après, alors qu'il a douze ans et que le secret du grenier est oublié, Jung prend un jour conscience du sentiment d'autorité qui l'habite et de l'existence en lui de deux personnages différents : l'un, le petit collégien en difficulté, et l'autre, « un homme important, de grande autorité²³ » ; ce sentiment d'être deux personnes le trouble et le rend perplexe. Cette expérience, qui se renouvellera à plusieurs reprises, se trouve à l'origine

20. C. G. Jung, *Ma vie, op. cit.*, p. 103.

21. J'utilise ici le terme de « soi » pour désigner l'ensemble de la personnalité qui ne se réduit pas au seul moi.

22. *Ibid.*, p. 240.

23. *Ibid.*, p. 53.

de ce qu'il théoriserait plus tard sous le concept de soi, ce centre de la personnalité consciente et inconsciente, surordonné au moi, lui-même centre du champ de conscience. C'est en effet en 1921 qu'il évoque pour la première fois, dans les *Types psychologiques*, l'existence de ces deux centres de la personnalité : « Il y a donc lieu de distinguer entre le moi et le soi, le moi n'étant que le sujet de ma conscience, alors que le soi est le sujet de la totalité de la psyché, y compris l'inconscient²⁴. » Dans les représentations, le soi prend la forme d'une personnalité supérieure ou « idéale » telle que celle du vieux sage ; il correspond aux figures du Faust de Goethe ou du Zarathoustra de Nietzsche.

Le « grand secret », tel que Jung l'a perçu d'abord intuitivement à la faveur des expériences de sa jeunesse, concerne donc l'existence d'un centre de la personnalité, indestructible comme la pierre qui en est une des représentations, l'existence d'une bipolarité de la personnalité – un n° 1 (le moi) et un n° 2 (le soi) – et la question de la relation entre ces deux pôles. Le grand secret, c'est la réalité cachée du soi et le mystère de son rôle dans la vie psychique ; il est à la fois source d'un processus de transformation en même temps que sa visée ultime : la réalisation de l'unité et de l'entièreté de la personnalité dans l'union des opposés, l'accomplissement du *Mysterium Coniunctionis*²⁵.

La vision terrifiante de Dieu déféquant sur la cathédrale de Bâle a impulsé et nourri dans le secret au fil du temps une réflexion tourmentée sur l'*imago dei* : « Avec cet événement de la cathédrale quelque chose de réel était enfin présent qui appartenait au grand secret²⁶ », écrit Jung. L'émergence fulgurante et effrayante dans la psyché du jeune garçon d'une représentation divine chargée d'une puissance destructrice reliée à la pulsionnalité la plus basse et la plus triviale, a lentement fécondé le questionnement de l'homme et du thérapeute plongé dans son interrogation sur la nature du soi et de ses manifestations dans la psyché individuelle et dans le conscient collectif. La maturation de cette réflexion a abouti à la rédaction, « dans la fièvre », de *Réponse à Job*²⁷ où Jung expose sa conception de la nature complexe et ambivalente de l'*imago dei*, représentation de la divinité qui se confond avec l'image du soi : lumière et ombre, amour et destructivité.

24. C. G. Jung, *Types psychologiques*, trad. Y. Le Lay, Genève, Georg, 1977, chap. XI : « Définitions », n° 41, « Moi », p. 456.

25. Jung a développé pour la première fois en 1928 sa conception de la relation entre le moi et le soi dans la perspective de l'individuation, dans la *Dialectique du moi et de l'inconscient*, trad. D^r R. Cahen, Paris, Gallimard, 1964. Il publiera en 1954 sous le titre de *Mysterium Coniunctionis* le fruit des longues recherches consacrées à l'étude des textes alchimiques et à la conception qui s'y révèle de l'accomplissement de la personnalité. (C. G. Jung, *Mysterium Coniunctionis*, trad. E. Perrot, 2 t., Paris, Albin Michel, 1980 et 1982.)

26. C. G. Jung, *Ma vie, op. cit.*, p. 61.

27. C. G. Jung, *Réponse à Job*, trad. D^r R. Cahen, Paris, Buchet-Chastel, 1964, p. 259 (1^{re} éd. en allemand, 1952). À propos de l'évolution de la théorisation de Jung concernant ce concept du soi, voir A. Agnel, *Jung, La passion de l'Autre*, Toulouse, Milan, « Les Essentiels », 2004, p. 44-45.

La nécessité du secret... et du mystère

Ce n'est qu'à la fin de sa vie que Jung a révélé les secrets de sa jeunesse qui ont tant compté dans son développement. C'est dire l'importance qu'il accordait à cette dimension essentielle de la vie psychique car le secret participe de la spécificité et du caractère unique du soi en chacun. Pour être vraiment soi-même, différencié des autres, l'individu doit pouvoir cultiver un jardin secret. L'existence d'un espace intérieur, très intime et secret, est en effet nécessaire à la créativité : à l'émergence et à la mise en forme de la part d'inconnu que chacun porte en soi. Au cours de la longue crise qui a suivi sa rupture avec Freud, de 1913 à 1918, Jung a déployé une activité créatrice intense : il a dessiné, calligraphié, peint et consigné ses pensées dans deux livres « secrets » : le *Livre noir* – en fait, une série de carnets – et le *Livre rouge* – grand *in-folio* relié de cuir rouge²⁸. C'est dans cet espace-contenant protégé qu'il a ressenti le besoin de laisser émerger cette part d'inconnu et qu'il a ainsi permis à sa propre pensée de commencer à trouver sa forme, cela au plus près de son expérience intime, dans sa confrontation avec l'inconscient.

Pour Jung, le secret est une nécessité et le garant de la réalisation de soi : « De même que l'initié, grâce au secret de sa société, s'interdit le détour dans une collectivité moins différenciée, de même l'individu isolé a besoin, pour cheminer solitaire, d'un secret que, pour quelque motif que ce soit, il ne doit ni ne peut livrer. Un tel secret l'oblige à s'isoler dans son projet individuel²⁹. » La dimension du secret indicible nourrit la vie psychique de l'individu, de même que c'est la capacité à se relier au mystère du monde qui donne à la vie toute sa valeur : « Il est important que nous ayons un secret et l'intuition de quelque chose d'inconnaissable. Ce mystère emplit la vie de quelque chose d'impersonnel, d'un *numinosum*. Qui n'a pas fait l'expérience de cela a manqué quelque chose d'important. L'homme doit sentir qu'il vit dans un monde qui, à un certain point de vue, est mystérieux, qu'il s'y passe des choses dont on peut faire l'expérience – bien qu'elles demeurent inexplicables – et non seulement des choses qui se déroulent dans les limites de l'attendu. L'inattendu et l'inhabituel font partie de ce monde. Ce n'est qu'alors que la vie est entière³⁰. »

28. Ces deux livres n'ont pas encore été publiés à ce jour. Ch. Gaillard a pu publier des extraits du *Livre rouge* dans son ouvrage *Le Musée imaginaire de Carl Gustav Jung*, Paris, Stock, 1998.

29. C. G. Jung, *Ma vie*, *op. cit.*, p. 390.

30. *Ibid.*, p. 405.

RÉSUMÉ : *Quelle fut la part du secret dans les jeunes années de la vie de Jung et son influence sur l'organisation de sa personnalité et le développement de sa pensée ? L'auteur tente de répondre à cette question en interrogeant ce que Jung lui-même a pu en dire dans Ma vie.*

SUMMARY : *Was secrecy an important theme in Jung's early years ? How much did it influence the organization of his personality and the development of his thinking ? The author seeks a response to these questions by examining what Jung himself said about secrecy in his autobiography.*

Mots-clés : Alchimie – Créativité – Fantasme – Identité – Imagination – *Imago dei* – Mystère – Personnalité – Secret – Soi.